

LES LICHENS

Robert Mizrahi

Oui, je m'en souviens de cette lointaine journée de ma jeunesse. De gros nuages noirs venus de l'ouest avaient peu à peu encapuchonné le Grand Pic et en milieu d'après-midi le ciel s'était rapidement assombri, le mauvais temps arrivait à toute allure. Les grondements du tonnerre s'étaient alors mis à résonner en ricochant avec véhémence d'une gorge à l'autre. De grosses gouttes presque tièdes avaient commencé de s'écraser sur les parois, sur nous. En peu de temps l'averse était devenue intense et quelques ruisselets avaient commencé de couler le long des immenses dalles qui nous surplombaient sur notre droite à ce moment-là de notre ascension, et sous lesquelles nous tentions vaille que vaille de nous abriter. Leur surface semblant inexorablement lisse était presque entièrement tapissée de vastes nappes de très fins lichens ; certaines d'entre elles affirmaient une étonnante couleur rouille, d'autres dessinaient de vastes étendues polychromes allant du jaune vif à un ocre éclatant. Avant la pluie elles nous avaient de loin semblé soyeuses, ces nappes chatoyantes et si subtilement pulvérulentes, elles habillaient ce haut pan de paroi apparemment inaccessible d'une moire dont désormais l'eau en dégoulinant rehaussait encore les couleurs pourtant déjà si chaudes.

Quelque temps plus tard, cette grosse averse s'était muée en une petite pluie fine et fraîche, presque insidieuse, qui s'était arrêtée au bout d'une demi-heure après avoir achevé de nous tremper de la tête aux pieds. L'orage avait pris fin comme il était venu mais le ciel était resté gris et l'air qu'un petit vent acide agitait avait viré au frais. Désormais des brumes mouvantes s'étaient emparées des lieux, s'accrochant aux nervures des longues arêtes de granit qui sillonnaient la face où nous nous trouvions. Ces brumes toutes chargées d'humidité allaient, venaient, s'effiloçaient en formant des trouées évanescentes, puis se reformaient juste l'instant d'après, nous laissant à peine le temps d'entrapercevoir au gré de leur errance quelques blocs fantomatiques de roche noirâtre luisant dans la pénombre qui nous semblaient d'étranges silhouettes immobiles et désenchantées. Ou peut-être nous renvoyaient-elles juste l'image de notre incertitude sur la suite que nous allions donner à notre journée ?

Plus tôt dans la matinée, nous les avions pourtant remontées avec entrain, ces arêtes ; elles s'élançaient avec sveltesse vers leur ciel, de ressaut en ressaut. En les escaladant sous la caresse d'un



beau soleil d'août, notre regard courait de l'une à l'autre à la recherche du meilleur itinéraire, nos mains exploraient en confiance leur texture et leurs replis, y découvraient des prises solides grâce auxquelles nous sentions notre chevauchée s'accorder à leur élan, faisant ainsi peu à peu naître en nous un halo de félicité. Leur roche était habillée de vastes bigarrures de lichens, une sorte de gigantesque manteau troué voilant par endroits le grain de la pierre. De gros lichens noirs, rêches et protubérants, colonisaient régulièrement certains des passages que nous devions franchir. Leurs thalles rugueuses comme des écailles écorchaient nos doigts en s'effritant quand nous empoignons la roche, ou bien se désagrégeaient en une poussière sèche quand nous les frottions pour tenter de dénuder un petit bout de granit où poser le rebord d'une semelle. A d'autres endroits, la roche était couverte d'une fine enveloppe de minuscules lichens gris clair, si denses, si resserrés sur eux-mêmes. Ils étaient bordés d'étroits lisérés noirs, et en leur milieu venaient parfois se nicher de petits îlots géométriques d'autres lichens vert tendre et beige qui formaient alors avec eux d'étranges mosaïques aux dessins labyrinthiques. Si nous avions à ce moment pu faire intérieurement silence (mais la voix joyeuse de l'escalade était trop vive en nous) peut-être aurions-nous été tentés d'y voir comme un parler étrange, comme un propos d'outre-espèce ébruitant discrètement sa connivence avec ce bout de montagne ? Quoi qu'il en soit, cette composition sans aspérités formait alors sur les moindres replis de la roche une peau dure et lisse, comme un habit protecteur tendu sur elle, presque une armure. Elle exigeait de notre part, concentrés que nous étions sur notre escalade, que nous déployions toute notre attention et beaucoup de délicatesse afin de louvoyer entre elle et quelques pans de roche nue pour y trouver des appuis suffisamment sûrs. Nous nous étions ainsi frayés pas à pas un chemin au milieu de cette peuplade chamarrée agrippée au rocher, cette peuplade immobile si silencieusement étrangère à nos jeux d'équilibre.

Avant la pluie, à vrai dire, j'y avais à peine prêté attention, à cette multitude anonyme et têtue qui faisait le dos rond, cette multitude du peu : un peu d'air, un peu de poussière. Rétractée en position quasi minérale, comme intemporelle, se nourrissant imperceptiblement de la roche jusqu'à presque se fondre en elle – presque une vie intermédiaire entre elle et nous, elle semblait s'enfanter elle-même, multitude à la fois tapie et prolixe, discrètement présente où que nos regards aient porté pour choisir le cheminement le plus aisé. Mais après la pluie, cette colonie de lichens maintenant gorgée d'eau s'était transformée en une houle exubérante, mousseuse, prolixe, comme multipliée, toute à l'attente de s'épanouir aux prochains rayons du soleil qui commençaient à percer les nuages. Et devenue glissante, si glissante, un tapis spongieux d'algues d'altitude habitées de leur propre existence, comme des messagères mutiques de quelque mer originelle venue du fond des âges. La contemplant, elle m'avait vaguement troublé et j'avais à ce moment-là ressenti le désir de m'en imprégner en y enfouissant un peu la main, les yeux clos pour mieux éprouver sa douceur humide et froide. Elle était devenue moelleuse et proliférante, cette assemblée de lichens, emplie de joie nourricière, débordante de substance. Partout désormais sa présence rayonnait : de petites corolles gonflées et molles, de curieux filaments entrelacés, de simples taches colorées et visqueuses... Une forêt comblée que je pouvais imaginer en dialogue intime avec la pluie, avec la roche, avec le ciel, les météores aussi qui sait ; des retrouvailles régulières entre eux probablement, une promesse d'éternité dont je me laissais envahir pendant un court instant, en intrus.

Bref, nous nous étions retrouvés posés là, à l'arrêt, échoués dans un repli anonyme de la paroi, accro-

chés à un de ces gros blocs noirâtres devenus gluants comme des naufragés à leur récif, transis de froid et d'humidité. Nous avions à ce moment à nouveau levé la tête pour interroger sans conviction les dalles surplombantes qui nous dominaient de toute leur hauteur : elles étaient toujours aussi lisses, et continueraient sûrement de dégoutter pendant plusieurs heures encore. En elles, nulle fissure pour accrocher l'œil, pas même une simple strie. Aucune aspérité non plus : notre main, si nous avions seulement imaginé l'y aventurer, aurait glissé dessus sans rien y rencontrer : aucun espoir d'un improbable chemin, juste le miroir de nos limites d'hommes. Un peu au-dessus de nous commençait le royaume des minces lichens jaunes, ocres ou roux que l'eau suintante habillait de lumière : ils continuaient patiemment de coloniser ces dalles, exprimant ainsi toute leur plénitude, ils étaient les habitants perpétuels de ces surplombs, indifférents à la pesanteur, au froid, à la chaleur – et bien-sûr à notre présence.

Notre ancien élan s'était dissous dans les intempéries – de notre désir d'ascension il ne restait pas même un souvenir – seule nous habitait l'évidence de n'avoir plus notre place ici. En descendant en silence le long de notre premier rappel, nous nous retirions comme à reculons, nous restituions à la montagne son intimité, ne conservant par devers nous que la densité particulière de cette journée que résumait l'instant présent : un rocher compact et franc mais détrempe dont la verticalité nous avait pourtant ce matin si fortement inspirés, quelques lambeaux erratiques du mauvais temps en train de s'estomper et partout, partout, ces assemblées de lichens, luxuriantes, proliférantes, triomphales.

Me remémorant aujourd'hui ces jours anciens, aujourd'hui que le temps m'est compté, c'est en fait surtout de vous dont je me souviens, comme si c'était hier. Vous, les gros lichens noirs arborescents entourés de vos fins semblables gris, verts ou bistres, et vous aussi les lichens multicolores des surplombs, vous tous qui provenez d'avant notre mémoire d'hommes et qui demeurerez semblables à vous-mêmes bien après que les éclats de notre passage se soient dissous dans l'oubli des pluies et des saisons. Nous qui pourtant arpentons, palpons la même roche que vous, mais éphémères, fragiles. Incertains. Je vous imagine au cœur froid de l'hiver, je vous imagine chargés de givre, caparaçonnés de glace. Et je vous revois aussi tels que je vous avais vus sous le soleil et sous la pluie : d'abord raides et concentrés, méticuleux, puis juste après si généreux, radieux, chatoyants. Vous êtes l'armure de la montagne, oui, décidément. Ou peut-être son habit de lumière, son habit de fête ?

